

Le déluge : expliqué à un enfant questionneur

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 17

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182285>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Dans des fiacres, on voit les pierrots, seuls ou en compagnie, traverser les rues pour intriguer les gens, ou bien pour jeter des bouquets aux dames qui occupent en grand nombre les fenêtres dans les rues les plus fréquentées. D'autres vont à pied, en chicanant le public de toutes manières. Les enfants aussi cherchent à s'amuser; ils sont habillés la plupart en vachers ou en païlasses.

Ensuite, on voit de grands chars occupés par des sociétés entières, qui, comme les cortèges, donnent chacune son sujet. Par exemple, il y a eu cette année un char qui devait représenter le marché couvert projeté depuis longtemps. Ce char était abrité d'un immense parapluie et occupé par une foule d'Alsaciens, d'Alsaciennes et de Badoises, gens qui pourvoient la ville de Bâle de légumes. Ils offraient à tout le monde des pommes de terre, de la salade, du raiford, etc., etc. On ne pouvait s'empêcher de rire en voyant cette vie bigarrée, portrait fidèle de celle qui se voit tous les jours au marché. Depuis longtemps déjà existe le projet de construire un marché couvert, projet qui attendra sans doute encore quelque temps son exécution. Les bonnes gens sont donc obligées de rester exposées, sur l'ancien marché, sans abri, au soleil, à la pluie et au vent. Les instigateurs de cette démonstration ont pris le parti des vendeurs; aussi leur sujet a-t-il été partout applaudi, et nous espérons qu'il avancera la réalisation d'un projet très utile.

C'est ainsi que le jour se passe vite, la nuit arrive et les lanternes sont de nouveau illuminées. Alors la retraite est battue, et à 7 heures le tambour doit se taire.

On croirait peut-être que ceux qui ont été en action depuis quatre heures du matin jusqu'à sept heures du soir vont alors à la maison pour se reposer. Nullement: la plupart d'entre eux vont aux bals masqués qui ont lieu au Casino, au Théâtre, etc., et qui durent jusqu'à l'aube du lendemain.

C'est ainsi que le lundi et le mercredi se passent; le mardi n'est destiné qu'aux bals, et il est interdit de se masquer dans les rues, excepté pour les enfants.

Bâle, le 14 mars 1873.

F. G.

Le déluge

expliqué à un enfant questionneur ().*

— Dis donc, papa, dans la Bible que tu m'as donnée, il y a une chose que je ne comprends pas.

— Une seule?

— Une seule.

— Heureux enfant!... Continue.

— Je vois que les hommes ayant été bien méchants, le bon Dieu a fait venir un déluge pour détruire tout ce qu'il y avait sur la terre. Et puis il a tombé de l'eau pendant quarante jours; et puis il y en a eu par-dessus les plus grandes montagnes; et puis

tout a été noyé... Eh bien!... et les poissons?

La mère se mit à tisonner. Le père resta un instant silencieux; puis, écartant l'enfant:

— Tu fais toujours des questions qui n'ont pas le sens commun. Adresse-toi à ta mère; j'ai mon journal à lire.

— Adresse-toi à ton papa; tu vois que je suis occupée.

Le père comprit le tort immense qu'il se faisait. Il rappela l'enfant qui s'en allait en boudant.

— Viens ici, Maurice; assieds-toi là. Je vais te conter ce qui se passa en l'an 600 de la vie de Noé, au dix-septième jour du second mois. En ce temps-là, les hommes vivaient près de mille ans et ils les employaient à faire le mal. Ils étaient de forte race, géants de bien des coudées, dompteurs de mastodontes, étouffeurs de baleines, et ils ne se servaient de leur force que pour le massacre et la dévastation. Dieu se mit alors dans une grande colère. Par bonheur pour la race humaine, il existait sur la terre une honnête famille dont Noé était le chef. Le Seigneur décida de l'épargner.

— Tu connais l'histoire de l'arche; je ne te la conterai pas.

— Pourquoi donc que Noé y a laissé entrer les vilaines bêtes comme l'araignée, le scorpion, la punaise?

— Pour ce qui est de la punaise, ce n'est pas la faute de Noé. Comme elle entra la dernière, il a voulu pousser la porte et lui barrer le chemin; mais elle était déjà à moitié dans l'arche. Le battant de la porte l'écrasa, et c'est depuis ce temps qu'elle est si plate.

— Comme c'est malheureux qu'elle ait pu passer! Mais, enfin, puisque le bon Dieu avait choisi une famille qui était bonne et qu'il détruisait les autres, pourquoi qu'il n'aurait pas choisi aussi des bons lions qui n'auraient pas mangé les hommes, des bons loups qui ne m'auraient jamais fait peur?

— Tu calomnies les loups et les lions, mon enfant. En sortant de l'arche, c'étaient les meilleures bêtes du monde, et c'est nous qui les avons rendues féroces. Mais, si tu m'interromps toujours, je n'arriverai jamais au bout de mon histoire.

— Je ne dis plus un mot.

— Quand tout fut prêt, ainsi que l'avait ordonné Dieu, le vent commença à souffler fort, fort! Les montagnes se balançaient et se fendaient. Les fleuves se gonflaient et débordaient, au lieu de suivre leur cours habituel. Le soleil était couleur de sang, et de gros nuages noirs couraient dans le ciel.

— C'est moi qui n'aurais pas voulu être là.

— Je crois bien! alors les hommes firent de belles promesses. Mais il était trop tard. La mer lança ses vagues sur la terre... et qu'elles vagues! Les animaux qui ne pouvaient pas parler et dire des mensonges comme faisaient les hommes, se couchaient à plat et ne bougaient plus. D'abord la mer engloutit les vallées, broyant les forêts, emportant les villes, roulant dans ses vagues les montagnes effondrées. Puis elle monta encore, encore, poursuivant l'espèce humaine qui grimpa de tous

(* Les lignes que nous publions sous ce titre sont tirées d'un intéressant volume intitulé: *La vie à grand orchestre, charivari parisien*, par Quatrelles. — Hetzel, éditeur, à Paris.

les côtés. Les oiseaux volaient effarés, broyés par la grêle ; ils tombaient, ne trouvant plus où se poser.

— Les serins aussi ?

— Les serins aussi, à l'exception de deux que Noé avait emportés dans une petite cage. Au bout de cent cinquante jours, quand le dernier homme eut fait ouf ! en disparaissant à son tour sous l'eau, la pluie cessa et tout reprit sa place accoutumée. Le ciel redevint d'un beau bleu turquoise, et le soleil se mit à briller comme par le passé. C'est alors que Noé lâcha son pigeon qui revint le soir, parce qu'il n'avait pas trouvé où se poser.

— Et puis parce que sa pigeonne était restée dans l'arche.

— C'est possible. Sept jours après, second voyage du pigeon qui revint encore, mais cette fois avec une feuille d'olivier dans le bec.

— Pourquoi d'olivier, puisque les oliviers poussent dans les plaines et que le haut des montagnes était seul à découvert ?

— Parce que l'olivier est le symbole de la paix. Du reste, finis d'ergoter comme cela, Maurice, ou je me fâche et je ne continue pas mon histoire. Enfin, sept jours après, le pigeon partit et ne revint plus.

— Est-ce que tu trouves cela bien qu'il ne soit pas revenu ?

— Puisque c'était convenu avec Noé.

— Mais sa pigeonne, qu'est-ce qu'elle a dit en ne le voyant pas revenir ?

— La Bible n'en parle pas.

— Et alors ?

— Alors Noé mit pied à terre.

— Ça devait être joliment crotté !

— Le soleil avait séché tout.

— Et ça n'était pas malsain ?

— Tu vois bien que non, puisque Noé a vécu encore trois cent cinquante ans. C'est alors que Dieu, pour rassurer les hommes, qui étaient tout tremblants, fit briller l'arc-en-ciel en signe de pardon et d'alliance. Puis il fit défiler devant lui tous les animaux de l'arche qu'il bénit et qui se dispersèrent sur la terre, de ci, de là, chacun suivant ses goûts et ses instincts.

— Oh ! comme j'aurais voulu les voir passer !

— Quand le dernier des animaux fut sorti, Noé ferma la porte.

— Oui, mais... et les poissons ?

— Ah ! tu finis par m'impatiser, Maurice. Laisse-moi lire mon journal.

Deux jeunes femmes qui avaient été camarades de pension et s'étaient perdues de vue, se rencontrèrent il y a quelques jours à Lausanne :

— Es-tu heureuse ?

— J'ai un bon mari.

— Combien te donne-t-il pour ta toilette ?

— Deux mille francs.

— C'est peu, mais quand on est économe....

— Et toi, chère amie ?

— Moi j'ai épousé un avare. Tiens, le voici ; c'est

ce gros à favoris rouges qui me regarde en fermant un œil.

— Pourquoi ne te regarde-t-il pas avec les deux yeux.

— Ah ! ma chère, c'est par économie.

Une dame déjeunait l'autre jour à l'hôtel ***. On lui servit du beurre qui n'était pas frais, et le garçon affirmait qu'il était du matin même.

— En ce cas, dit la dame, il est bien fort pour son âge.

On lit dans une feuille d'annonces : *A vendre*, à la suite d'une ruade qui a tué son propriétaire, un joli petit cheval de selle.

Un habitué du café du Commerce demandait l'autre jour à son voisin, avec lequel il se livrait fréquemment à des jeux de mots, comment il s'y prendrait pour faire aboyer un chat. C. ne trouvant pas la réponse à cette question, P. lui dit : « C'est bien simple ; il suffit de placer devant un chat une tasse de lait ; s'il a soif.... *il la boira.* »

Un voleur qui s'est introduit pendant la nuit chez un banquier et y a pris des valeurs, passe devant la Cour d'assises :

— Votre vol....

— Pardon, mon président : Un emprunt.

— Comment, un emprunt !

— Sans doute. Je comptais rendre cette somme. C'est la faute de mon manque d'instruction. Si j'avais su écrire, j'aurais laissé un reçu.

Le directeur d'un théâtre peu fréquenté avait envoyé un billet de fauteuil d'orchestre à l'un de ses amis, qui ne l'utilisa pas. Le lendemain, le directeur le rencontra et lui dit : « Pourquoi donc n'es-tu pas venu à la représentation d'hier ? »

— Par discrétion, mon cher. J'ai craint de troubler ta solitude.

Dans la dernière guerre, un mobile français se sauva à toutes jambes.

— Eh bien, là-bas ! Vous fuyez, dit le lieutenant.

— Non, du tout.... Je fais quelques pas en arrière parce que mon fusil repousse.

Casino-Théâtre. — Notre troupe d'opéra qui a déjà donné quatre représentations avec beaucoup de succès, nous réserve pour vendredi une heureuse surprise : la représentation du *Trouvère*, ce grand et superbe opéra de Verdi, qui fut accueilli avec enthousiasme en Italie et en France. Ceux qui ont entendu dernièrement la *Traviata*, ont pu juger combien la musique de ce compositeur est originale, mouvementée, théâtrale.

C'est dans le *Trouvère* qu'on admire, au quatrième acte, la belle scène du *Miserere*, si pathétique, si touchante et si fortement rendue. Tous les amateurs de bonne musique voudront certainement assister à la représentation de cette œuvre, donnée pour la première fois à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE.